



## GRAAT On-Line #25 – February 2022

**Henri de Weindel & F.P. Fischer : L'Homosexualité en Allemagne : étude documentaire et anecdotique. Paris : Société d'Éditions et de Publications, Librairie Felix Juven, 1908. Chapitre VII Fêtes et réunions (p. 117-135)**

### Introduction

*Berlin 1900, capitale de la liberté sexuelle en dépit d'un contexte répressif*

Au tournant des XIXe et XXe siècles, Berlin est la « capitale homosexuelle » du monde occidental<sup>i</sup>. Epicentre des mouvements de réforme de la vie (*Lebensreform*) et de la sexualité (*Sexualreform*), qui souhaitent libérer les corps des carcans de la tradition, la ville fait figure de « Babylone mondiale »<sup>ii</sup>. Sa topographie, immense et organisée en quartiers aux identités distinctes, offre à ses habitant.e.s de mener deux vies, le jour et la nuit<sup>iii</sup>. L'effervescence et l'exubérance de la nuit berlinoise attirent des voyageurs venus de toute l'Europe et des États-Unis<sup>iv</sup>. La créativité unique qui s'y dévoile tient au bouillonnement intellectuel et artistique de l'Allemagne impériale, qui est traversée par des courants contradictoires, réactionnaires comme avant-gardistes. Malgré cette apparente liberté, l'homosexualité est interdite en Allemagne. En effet, le paragraphe 175 du Code pénal proscrit depuis 1872 les relations sexuelles entre hommes et les rend passibles de cinq ans de réclusion. Cette criminalisation de l'homosexualité rend les homosexuels vulnérables au chantage et entraîne de nombreux suicides<sup>v</sup>. Une discordance subsiste donc entre la pénalisation de l'homosexualité masculine et l'existence d'une vie homosexuelle riche, diverse et vibrante à Berlin.

Conscient de cette injustice et de ses conséquences dévastatrices, Magnus Hirschfeld décide d'alerter l'opinion. Ce médecin juif berlinois social-démocrate et lui-même homosexuel fonde en 1897 le Comité scientifique humanitaire (*Wissenschaftlich-humanitäres Komitee*), qui lutte pour l'abrogation du paragraphe 175. Ce comité est à l'origine d'une pétition, qui connaît un

grand retentissement en Allemagne comme à l'étranger. Parmi ses nombreux signataires, on compte Émile Zola ou le dirigeant du parti social-démocrate allemand August Bebel.

Dans le but de faire évoluer les mentalités sur l'homosexualité, Hirschfeld publie des dizaines d'ouvrages scientifiques et grand public consacrés à la sexualité. À ce titre, il est un acteur incontournable de la mise en discours de la sexualité dans l'Europe du début du XXe siècle. À rebours du discours médical, psychiatrique, judiciaire et politique de l'époque, Hirschfeld voit, comme Karl-Heinrich Ulrichs, dans l'homosexualité, le lesbianisme, la transidentité et l'intersexuation de simples variations sexuelles<sup>vi</sup>.

En réponse au débat sur les déterminants de l'orientation sexuelle, Hirschfeld forge la « théorie des degrés intermédiaires » (*Zwischenstufentheorie*), selon laquelle il n'y a pas de binarité stricte opposant le masculin au féminin. Chaque personne présente au contraire des caractéristiques physiques et psychiques féminines ou masculines, résultant ainsi d'un « assemblage des deux sexes »<sup>vii</sup>. Si l'héritage d'Hirschfeld est aujourd'hui controversé, les spécialistes s'accordent à reconnaître que son action a contribué à « briser le tabou de l'homosexualité » en Allemagne<sup>viii</sup>. Hirschfeld est aussi une icône et une référence pour le mouvement LGBTQ+ allemand depuis les années 1980<sup>ix</sup>.

#### *Un guide de la subculture homosexuelle berlinoise à l'usage des curieux*

Peu d'informations sont disponibles sur l'ouvrage dont est tiré le présent document. L'un de ses auteurs, Henri de Weindel (1868-1944), était un journaliste français, rédacteur en chef du quotidien illustré *L'Excelsior*, et auteur notamment d'une *Histoire des soviets*<sup>x</sup> et de biographies de François-Joseph et Sarah Bernhardt<sup>xi</sup>. F.P. Fischer, son coauteur, n'a en revanche laissé aucune trace.

*L'Homosexualité en Allemagne* livre une peinture ethnographique, à la fois plaisante et sensationnaliste, du mode de vie des Berlinoises homosexuels, sur le modèle des guides touristiques, alors en pleine expansion. Ce reportage en immersion retranscrit avec minutie et force détails visuels les couleurs, costumes, gestes et comportements des acteurs considérés dans le but de mieux saisir les manifestations de ce trouble à l'ordre du genre<sup>xii</sup>.

Le chapitre présenté ici, consacré aux « Fêtes et réunions », restitue la diversité de la subculture homosexuelle à Berlin au début du XXe siècle, où se retrouvent tous les milieux (aristocratie, bourgeoisie et classe ouvrière). Sa source principale est *Le Troisième sexe, Les homosexuels de Berlin*<sup>xiii</sup> de Magnus Hirschfeld, paru en 1904 et traduit en français en 1908. Ce texte revêt une actualité certaine, dans la mesure où il documente la généalogie du

mouvement LGBTQ+ occidental. La mobilisation de tous les arts – danse, musique, théâtre, mode – lors de rassemblements conviviaux atteste l’existence d’une subculture homosexuelle déjà riche et vivace. L’extrait témoigne d’un rapport à l’art empreint de dérision et de burlesque, mêlant grandeur et trivialité. Des hommages à la fois solennels et irrévérencieux détournent les œuvres classiques ou expérimentales, telle Schwanhilde esquissant les pas d’Isadora Duncan. Par leur humour et leur débauche de costumes, les bals célébrés toute l’année dans le Berlin des années 1900 peuvent du reste être interprétés comme des ancêtres des *drag-balls* américains et le concours de la *Dresdnerstrasse* comme un précurseur de la *ball culture*.

Ces fêtes, qui ne présentent pas à première vue de caractère politique, n’en ouvrent pas moins un espace utopique, qui floute et fluidifie les contours des genres et catégories sociales. Le temps d’une ou de plusieurs nuits, les identités de genre vacillent et se brouillent, favorisant l’union d’aristocrates et de prolétaires dans des couples d’autant plus remarquables que la société impériale est divisée et inégalitaire<sup>xiv</sup>. L’utopie de la fête homosexuelle montre aussi ses limites ; le réveillon de Noël évoqué renvoie à la solitude et à l’isolement dont souffrent une partie des homosexuels célibataires, rejetés par leur cercle familial<sup>xv</sup>.

Autre signe de la modernité de la subculture berlinoise qui transparait dans cet extrait, le mariage entre personnes du même sexe est déjà revendiqué, comme le prouve la cérémonie relatée par les auteurs. Cette cérémonie est interrompue par la police, qui arrête les époux, l’officiant et leurs invités, parce qu’elle touche aux valeurs cardinales de la culture politique wilhelmienne : le mariage, l’Église protestante – représentée ici par un pasteur et une chapelle érigée pour l’occasion – et l’armée, puisque le mari est un ancien haut-gradé en uniforme.

*D’où parlent Henri de Weindel & F.P. Fischer ?*

Contrairement à Hirschfeld, Henri de Weindel & F.P. Fischer défendent la thèse d’une homosexualité acquise, non par conviction, mais au nom de l’efficacité de cette idée auprès du grand public. En effet, de leur point de vue, une homosexualité acquise présenterait l’avantage de pouvoir être comprise comme réversible et guérissable :

s’il [le Comité scientifique humanitaire] présentait certains homosexuels comme des malades qu’on doit soigner, au lieu de les montrer comme des pervers que rien ne peut sauver de leur instinct, il amènerait le public à considérer avec moins de répulsion et de dégoût la catégorie des gens qu’il s’emploie à défendre [...] <sup>xvi</sup>.

On perçoit aujourd'hui la dangerosité d'une telle position, qui favorise les thérapies de conversion. Aussi les auteurs jettent un regard ambivalent sur les personnes qu'ils décrivent. Ils expriment de la sympathie à leur égard, sans jamais toutefois se départir de la morale de l'époque. La conclusion du chapitre, qui condamne la noce, est emblématique de ce point de vue. En effet, expliquent les auteurs, les promis sont punis parce qu'ils sont allés trop loin dans leur transgression du patriarcat et de l'hétéronormativité. Ainsi, cet extrait renseigne le lecteur tout autant sur la scène LGBTQ+ dans le Berlin de 1908 que sur la discussion de l'époque sur l'homosexualité.

Agathe Bernier-Monod

**Henri de Weindel & F.P. Fischer : L'Homosexualité en Allemagne : étude documentaire et anecdotique. Paris : Librairie Felix Juven, 1905.**

## **Chapitre VII**

### **Fêtes et réunions (p. 117-135)**

Les homosexuels – tout comme les normaux du reste – présentent une variété infinie de types. L'examen les a montrés, les uns se vouant à un seul ami et vivant presque dans la retraite, comme font les jeunes amoureux ; les autres, au contraire, se mêlant à l'existence des normaux et dissimulant leur penchant à un point tel que même les spécialistes ne peuvent les distinguer ; d'autres, enfin, que leur répulsion pour la femme pousse à se grouper entre eux et à former des clubs particuliers et jusqu'à des cercles fermés.

Cette dernière classe d'homosexuels est très largement représentée à Berlin, où les groupes s'isolent aussi facilement que les personnes.

En dehors des clubs, que l'on connaît, ici, à présent, les cercles, ou fermés ou ouverts, atteignent un chiffre assez imposant pour que les réunions et les fêtes que donnent ces sociétés masculines s'organisent, par roulement, d'un bout de l'année à l'autre.

Le plus souvent, les membres de chacune de ces associations appartiennent, à peu de choses près et respectivement, à la même classe sociale, et l'aspect qu'ils offrent aux jours habituels, est celui que présentent les cercles masculins ordinaires. Aux soirs de réunions exceptionnelles ou de fêtes, les allures, en revanche, sont tout à fait changées. Il n'est pas rare

de rencontrer dans un milieu constitué soit par des personnages de la cour, soit par de grands banquiers, soit par le haut commerce, des hommes de peine, hauts en couleur et forts en muscles, ou des commis de magasins, des garçons coiffeurs, des employés d'administration trop blancs de peau et singulièrement efféminés dans leurs gestes comme dans leurs attitudes.

C'est que tout homosexuel pratiquant se montrerait irrité ou blessé, au point de quitter le cercle dont il fait partie, si quelqu'un des membres de l'association se permettait une remarque désobligeante sur l'« ami » qu'il lui plaît et qu'il a le droit d'amener à ces sortes de fêtes, cet ami fût-il de la plus basse extraction et de la dernière vulgarité.

Le Dr Hirschfeld, au cours de ses recherches et en sa qualité de membre du *Comité scientifique humanitaire*, a pu assister à quelques-unes de ces réunions.

Certain soir, il fut introduit dans un cercle uniquement composé de nobles de la meilleure origine et dont les noms figurent, pour la plupart, sur le Gotha : princes, ducs, comtes et barons. Ce soir-là, ces messieurs n'avaient pas amené leurs « amis ». Le dîner n'aurait donc rien présenté d'inquiétant si tous les valets de pied qui circulaient dans la salle à manger, n'avaient montré des visages jolis, trop blancs de poudre ; des lèvres souriantes trop rouges de fard ; des yeux alanguis trop noirs de kohl. Ils étaient de plus - onduleux dans leur démarche, féminins dans leurs manières, frôleurs dans leurs gestes. Ils constituaient les enseignes ambulantes de ce repas d'anormaux. Pendant tout le dîner, servi par petites tables, la conversation ne dépassa pas la limite des propos qui se tiennent dans le monde en semblables circonstances. On s'entretint des dernières représentations de Bayreuth, puis on parla voyages, à l'occasion de l'expédition du Cameroun dont les journaux de la soirée apportaient des nouvelles, enfin on s'occupa de littérature et d'art dramatique. La politique, qui intervint au dessert, entraîna, après elle, les potins de cour, qui ne tardèrent pas à fournir un ton plus spécial à la conversation. On ne tarit point en éloges sur les avantages physiques du jeune duc de X..., parent très proche d'un prince régnant. Au dernier bal de la cour, disait-on, il avait conquis tous les cœurs homosexuels, lesquels battent en grand nombre, aux jours de solennités, sous les lambris du palais impérial. On décrivait, en termes enthousiastes, son merveilleux uniforme, si collant qu'il ne laissait rien à deviner des beautés qu'il recelait. Quelle taille ! quelles jambes ! quelles hanches ! Quelle grâce, aussi, et quel charme ! Jamais, si l'on n'avait entendu le commencement de la conversation, on n'aurait pu croire que ces messieurs, dignes et corrects, dont les yeux seulement s'éclairaient de lueurs étranges à l'audition de certains détails, parlaient d'un homme, d'un homme comme eux. Certains se félicitaient du bonheur qu'ils avaient éprouvés à être présentés à cette Altesse Royale et à avoir obtenu d'«

Elle » un sourire enchanteur ou une enivrante parole. Dès lors, la conversation se débrida et on ne se gêna plus, tandis que, passant les cigares, les valets se penchaient avec une évidente insistance sur l'épaule des dîneurs, pour parler des nombreux homosexuels qui avaient assisté à ce bal de la cour et pour citer maintes prouesses amoureuses dont les femmes seulement se trouvaient toujours exclues.

Voici le récit d'une autre réunion qui se déroula – dîner puis soirée – dans les salons d'un des hôtels les plus chics de Berlin. C'étaient de grands bourgeois, cette fois, qui, en compagnie de quelques nobles, s'assemblaient là. Ils n'étaient point seuls. Chacun avait amené... « son chacun ». Et le contraste s'accusait entre ces personnages d'âge mûr, habitués à porter le frac, et de tout jeunes gens, gaillards musclés – des « costos », dirait-on au boulevard de La Villette – qui paraissaient gênés dans des tenues d'endimanchés, et d'autres, si menus, si mièvres, si fragiles, qu'on eût dit des femmes habillées en hommes, et tellement que, d'un regard instinctif, on cherchait le chignon sur leur nuque flexible. Après le dîner, au cours duquel la morale la plus rigoureuse n'eût pas découvert où s'effaroucher, on passa dans une salle voisine. Là, sur une scène improvisée, on donna un vaudeville célèbre de Nestroy<sup>xvii</sup> – *Eine Vorlesung bei der Hausmeisterin* - Une lecture chez la concierge. Dans ce vaudeville, choisi d'ailleurs pour cette particularité, tous les rôles, sauf un, sont féminins. Il va sans dire que tous, sans exception, étaient tenus par des hommes et par des hommes du monde. Un baron, fort connu à Berlin, incarnait le principal personnage. Après que le rideau fut tombé sur la scène finale, on se livra à des libations si copieuses qu'elles surchauffèrent les esprits au point de provoquer des scènes assez vives. Parmi les « amis » des membres du cercle, certains étaient venus à la soirée, costumés en femmes. Des farceurs enlevèrent quelques-uns des accessoires de toilette de ces demoiselles : dentelles, colliers, fleurs naturelles ou artificielles et en parèrent des homosexuels violemment hostiles à la femme. La répugnance de ces invertis pour tout ce qui touche au sexe abhorré est si violente qu'ils rejetèrent brutalement, loin d'eux, fleurs, colliers et dentelles dont on les avait affublés et que les propos les moins amènes s'échangèrent entre les soupeurs facétieux et leurs victimes. Même le lendemain, car un bruit de gifles avait retenti un moment dans les salons de l'hôtel où se donnait la fête, un duel eut lieu qui aligna sur le pré deux homosexuels notoires et dont les noms, avec les passions, ne sont point ignorés par le successeur, à la tête de la *Päderasten-Abteilung* de M. de Meerscheidt-Hüllessem<sup>xviii</sup>.

La basse classe, comme la classe moyenne et les classes supérieures, présente-elle aussi ses cas de réunions... aimables. Transportons-nous donc dans un faubourg industriel de Berlin. Un débitant homosexuel entouré par sa clientèle fête son anniversaire de naissance. On a dîné de

saucisses, de choucroute et de fromage, le tout arrosé de piquant *Weissbier*, auquel après le repas, on a mélangé – fin du fin ! – du sirop de framboises. Le dîner est achevé. On a bu. On a fumé. On fume encore. On passe aux réjouissances. Un homosexuel, très répandu parmi les ouvriers qui manifestent du goût pour ces procédés passionnels, et connu sous le sobriquet de Schwanhilde<sup>xix</sup>, parodie les poses d'Isadora Duncan<sup>xx</sup>, la danseuse aux pieds nus. Comme Isadora Duncan, Schwanhilde a les pieds et les jambes nus. Et sa jupe est légère. Et elle est courte. Et Schwanhilde s'agite. Et Schwanhilde s'agenouille. Et Schwanhilde, lascif, se renverse en arrière, ne cachant rien de son intimité à des amis qui l'applaudissent avec frénésie. Ce spectacle... esthétique terminé, voici que surgit un imitateur de chanteuses de café-concert. Il est costumé en femme, lui aussi, et décolleté, et la voix est si habilement truquée, qu'un passant, pénétrant dans le débit et assistant à cette scène, aurait certainement affirmé qu'il avait vu et entendu une vraie chanteuse. A l'imitateur succède un fort de la halle. Son torse est complètement nu et il chante les couplets les plus érotiques – tous empruntés à des chansons homosexuelles... Le concert est terminé. On danse. Entre eux, par couples, les hommes tournent, glissent étroitement enlacés et ne redoutant point d'échanger les plus tendres baisers. L'arrivée d'un agent pénétrant dans la boutique pour dresser contravention, non en vertu du paragraphe 175, mais parce que l'heure fixée pour la fermeture était passée, interrompit seule l'évolution de cette fête galante.

Il existe des réunions qui revêtent un caractère beaucoup plus sérieux. Elles ont lieu, le plus habituellement, dans la nuit du 24 au 25 décembre, pendant la veillée de Noël. Dans cette soirée du 24 décembre, tout Allemand s'attache à donner cours, librement et traditionnellement à la sentimentalité qui sourd en lui. Le réveillon, en Allemagne, est la grande, presque l'unique fête de famille de l'année. Nul ne voudrait y manquer, quoi qu'il advienne et à quelque classe de la société qu'il appartienne. C'est une sorte de fête sacrée. Ce jour-là, les Allemands qui, par hasard, se trouvent loin des leurs, isolées dans la grand' ville, ressentent doublement les effets douloureux de la solitude. Ce serait donc une soirée des plus tristes pour les célibataires homosexuels, s'ils n'avaient pris l'habitude de se réunir entre eux pour commémorer, par-dessus les siècles, commémoration au moins paradoxale dans de tels « ménage » ! – la naissance d'un enfant. Ces fêtes sont données par les homosexuels riches à leurs amis moins fortunés. On y découvre l'arbre de Noël, contenant les étrennes traditionnelles.

C'est encore au Dr Hirschfeld qu'il faut avoir recours pour donner la description d'une de ces fêtes, à laquelle il fut convié par un grand tailleur pour dames berlinois, dont il tait le nom, mais dont il fournit au moins le surnom : « la Grande Émilie ».

Dans la salle à manger de « la Grande Émilie », se dressait un sapin si haut que son faite atteignait le plafond, pourtant très élevé, et que l'ange de carton sommant l'arbre, et portant une banderole sur laquelle étaient inscrits ces mots : « Paix aux hommes de bonne volonté », - ce qui acquiert dans un tel milieu une saveur bien spéciale, - devait s'incliner, faute de place pour se dresser, vers le ciel, sa petite tête blanche.

Au pied du sapin, tout rempli de festons, tout paré d'astragales, tout chargé de bougies, s'alignaient les étrennes destinées aux invités. Les noms des destinataires figuraient, selon la formule, sur des cartes épinglées à chaque paquet. Comme il est impossible d'imaginer, en Allemagne, un arbre de Noël sans enfants, les petits garçons du concierge de l'immeuble et ceux d'une blanchisseuse du fond de la cour, - on ne s'était point adressé aux ménages possédant des petites filles - assistaient à la fête. Ils le pouvaient, du reste, car tout se passa sans que les convenances fussent heurtées.

Après qu'on eut allumé les bougies de l'arbre, le maître de la maison se mit au piano et les assistants, attendris et peut-être un peu mélancoliques aussi, en souvenir des lointaines et vraies fêtes familiales, entonnèrent, à pleine voix, les cantiques et les psaumes de circonstance, suivis religieusement sur le psautier que chacun avait apporté. La distribution des étrennes aux enfants et aux invités suivit l'exécution des chants religieux. Toute la fête se déroula suivant les rites de sentimentalité familiale, chère aux Allemands, et rien n'aurait signalé qu'on se trouvait chez un homosexuel sans les fameuses cartes, fixées aux paquets d'étrennes destinés à des hommes, et rien qu'à des hommes. Or, ces cartes portaient des noms comme ceux-ci : Augusta, Victoria, la duchesse, la comtesse, la doctoresse, Bertha-l'Aiguille, Louise-Plume d'Autruche, qui témoignaient avec une sûre éloquence et du milieu dans lequel on se trouvait et que toutes les classes sociales y étaient représentées.

Un autre genre de fêtes réunit les homosexuels berlinois, fêtes plus gaies puisqu'il s'agit de bals. Ces réunions, le plus habituellement masquées et travesties, sont fréquentées dans la période qui s'étend de fin octobre à Pâques, mais elles battent leur plein à l'époque du Carnaval.

En temps normal, au cours de la saison d'hiver, on compte à peu près un bal d'homosexuels par semaine et, exceptionnellement, deux. Pendant le carnaval, ce chiffre se multiplie si bien que, certains soirs, on cite plusieurs bals se faisant concurrence. Les propriétaires des restaurants et des cafés, où se réunissent les clubs d'homosexuels, en organisent pour leurs clients auxquels viennent se joindre des invités. Ceux-là sont des bals privés. Il existe, en outre, des bals publics, contre lesquels la police, qui les surveille de près, ne peut rien, puisqu'on est



en carnaval, temps qui autorise les travestissements, et qu'aucun acte tombant sous le coup du paragraphe 175 ne s'y commet. Le prix des entrées dans ces sortes de bals varie de 2 à 10 fr.

Le bal le plus célèbre et le plus élégant de tous, le plus fréquenté aussi, est celui qui se donne, le mardi gras, dans une salle luxueuse de la Dresdnerstrasse<sup>xxi</sup>. On y rencontre maints habits noirs, des travestis très riches et surtout quantité d'hommes en costumes féminins. Sans doute, des prostitués mâles se mêlent à cette foule élégante, mais ce sont, si l'on peut dire, des « demi-mondains » tout à fait lancés et qui sont amenés là – certains du moins – par leur équipage ou leur automobile. Les robes que revêtent ces jeunes hommes, côtés à haut prix sur le marché de la galanterie, sont des toilettes signées parfois des noms des plus notoires couturiers de la rue de la Paix, de la place Vendôme ou de la place de l'Opéra. Paris habille ces « demoiselles » à l'occasion de ces fêtes spéciales. Les vraies femmes, dans ce milieu où les costumes féminins sont en majorité, se découvrent, comme bien on pense, en nombre plutôt restreint. On y aperçoit quelques jolies filles venues pour montrer leurs dents au bénéfice de spasmodiques éclats de rires ; des théâtreuses qui espèrent s'amuser ; des femmes de littérateurs ou d'artistes, enfin, dont les maris ou les amants « se documentent » tandis qu'elles satisfont de malsaines curiosités. Comme les organisateurs du bal de la Dresdnerstrasse tiennent à ce que cette fête conserve son bon renom d'élégance et de luxe, des prix sont distribués aux homosexuels qui ont imaginé et fait exécuter les plus somptueux et les plus ingénieux travestis.

Le récit d'un bal privé, peut-être encore plus curieux pour ce qu'il se produit en dehors de la période carnavalesque et dans un temps où les travestissements sont interdits, nous est fourni par le numéro de la *Morgenpost*, de Berlin, daté du 17 octobre 1899. Aussi bien, voici la traduction de la partie essentielle de cet article, publié sous ce titre « Le bal des hommes » :

« ... Un ami nous avait procuré une invitation. Il y avait joint une carte portant ces mots : "Ne manquez pas de venir. On s'amuse. Et on s'amuse sans femmes ! ... "

« Nous arrivons donc, à onze heures, dans la grande salle des Fêtes de l'Hôtel du roi de Portugal, dans la Burgstrasse. La salle est déjà bondée. Il y a là plusieurs centaines d'hommes tous très corrects et tous en habit. Quand nous entrons, ils causent par groupes. Tous, paraît-il, sont intimement liés entre eux. Un nouvel invité arrive. C'est un jeune homme trop joli. On se presse à sa rencontre. On lui serre les mains avec effusion. Quelques vieux messieurs l'embrassent. Lui se laisse faire avec la modestie d'une jeune fille. Un monsieur s'approche du jeune homme. Il semble appartenir à la classe la plus élevée de la société et chacun lui fait

place. Il s'incline devant le jeune homme, lui offre le bras et le conduit à sa place comme il le ferait pour une dame à laquelle on doit des égards particuliers.

« L'orchestre attaque une valse. Une vingtaine de couples se mettent à danser, rien que des hommes entre eux, naturellement, puisqu'il n'y a pas une femme dans la salle. Les hommes qui tiennent le rôle de la femme sont de jeunes gens de 20 à 25 ans. Ils se balancent sur les reins, envoient des œillades de droite et de gauche et s'éventent, la valse achevée, avec de fins mouchoirs de dentelle.

« Une heure plus tard, la salle a changé d'aspect. Les vraies "dames" sont arrivées. En disant "dames", nous voulons désigner de jeunes hommes en toilettes féminines et qu'accompagnent des amis en frac et chapeau à claque. Ces "dames" là se comportent exactement comme leurs "collègues" du sexe féminin. Elles sont décentes dans leur maintien, aimables dans leur parole, coquettes dans leur sourire.

« Pendant ce temps, le "Baby", un tout jeune homme, presque un gamin, reste timidement dans la porte d'entrée et n'ose aller plus avant dans la salle de bal. Malgré l'insistance de son cavalier, un vieux monsieur, très distingué et facile à reconnaître pour un ancien officier, il persiste dans sa timidité. Enfin, à pas menus, les yeux baissés, comme une très jeune fille qui opère son entrée dans le monde, la "belle", toute rougissante, se décide à franchir le seuil. Le "Baby" est aussitôt entouré par une foule de galants cavaliers qui lui font la cour la plus gracieuse et la plus pressante.

« Nouvelle apparition. Sûre d'elle, le front haut, une très jolie "femme" traverse le salon avec un port de reine. Elle est moulée dans une toilette noire largement échancrée. Un chapeau Rembrandt, garni de superbes plumes d'autruche, est campé, hardiment, sur les boucles dorées de sa chevelure.

« - C'est "la Baronne", me glisse, à l'oreille, un de mes voisins.

« Sous ce sobriquet se cache un acteur très répandu dans cette sorte de bals et qui, chaque soir, jusqu'à minuit, ravit les cœurs des spectateurs par sa belle prestance, sur la scène d'un théâtre de second rang.

« D'un chic parfait, voici deux "dames" en toilettes de bal, toilettes qui arrivent certainement de chez le bon faiseur parisien. Elles ont une manière de tenir leurs adorateurs à distance qui

rappelle absolument la façon dont les vraies grandes dames se comportent au *Subskriptionsball*<sup>1</sup>.

« Le mouvement dans la salle s'accroît.

« Une "cocotte parisienne", de la taille d'un cuirassier de la Garde, procède à une entrée sensationnelle, aux applaudissements de toute l'assistance. La "Belle Émilie", qui est accueillie avec cette faveur, se montre dans la journée sous les traits du coiffeur Émile F... "Elle" se jette, en riant, dans les bras d'un cavalier jeune et bien pris et se met à valser avec lui, à travers la salle, comme une Ménéade.

« Vers minuit, le "beau sexe" est en majorité.

« Après un quadrille, on se met à table pour souper. Des toasts piquants sont portés aux "dames", toasts auxquels succèdent des chansons plus piquantes encore. Le souper fini, on enlève les tables et le bal reprend, plus animé qu'auparavant.

« Il est deux heures du matin et de nouveaux invités arrivent toujours.

« Tout à coup, un grand brouhaha se produit du côté de la porte. Tous les assistants se précipitent vers ce point.

« Une fille d'Ève – une vraie cette fois ! – vient d'entrer. Elle est bientôt suivie par d'autres véritables demi-mondaines. Nous assistons maintenant à une lutte au moins curieuse entre dames et... "dames", toutes désireuses de conquérir le sexe fort en faisant assaut de "charme féminin".

« Nous sommes contraints d'avouer que, dans ce tournoi de beauté et de grâce, la victoire demeura incontestablement aux hommes-femmes.

« Nous assistâmes, en outre, à des assauts d'esprit tout à fait pittoresques et imprévus entre les deux camps.

« L'aurore était largement levée quand se termina ce bal, qui se renouvellera en janvier ou en février prochain. »

En dehors des bals, les clubs d'homosexuels donnent, pendant la saison, des *Herren-Abende* ou « Soirées pour messieurs », lesquelles ont lieu, soit dans des théâtres, soit dans des salons

---

<sup>1</sup> Un des bals les plus mondains du Carnaval berlinois et auquel la Cour est toujours représentée. [note apparaissant dans le texte original].

d'hôtels, loués spécialement à cet effet. Ces soirées, qui sont d'ordre artistique, sont généralement données sur invitations. Parfois elles sont payantes. Dans ce cas, le prix des places est fort élevé – jusqu'à 50 fr. le fauteuil – et les femmes, en aucun cas, n'y sont admises. Le prétexte donné est celui-ci : que les pièces qu'on joue, que les morceaux qu'on chante ou qu'on récite, ne sont point faits pour des yeux ou pour des oreilles de femmes. La vérité, c'est que ces représentations, d'ordre humoristique, sont composées dans le but de plaire aux homosexuels, bien que certains invités ou certains payants – dans l'un ou dans l'autre cas – soient des normaux. On y donne des parodies de chefs d'œuvre : le *Faust*, de Goethe ; le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare ; les *Précieuses ridicules* de Molière ; *Phèdre* de Racine, transposé sur le mode gai, dans le ton homosexuel. Les acteurs, au reste, qui reçoivent de très gros cachets pour ce genre de séances, ne sont point des homosexuels, comme cela se produit dans les représentations privées de clubs d'anormaux, mais bien des artistes de véritables théâtres et même des artistes de très grand renom : les Mounet-Sully, les Le Bargy, les Guitry ou les Tarride de Berlin. Dans une des dernières soirées de ce genre, qui eut pour théâtre la salle des Fêtes d'un grand hôtel berlinois et où l'on avait parodié *Magda*, de Sudermann<sup>xxii</sup>, le rideau se leva pour clôturer la représentation sur les ébats d'un quadrille fantaisiste. Les quatre danseuses en jupes de gaze, tutus et maillots de soie rose étaient figurées par quatre très jolis garçons. L'orchestre attaqua les premières mesures du quadrille. Ces « demoiselles » se mirent en mouvement, avec calme. On s'étonnait de tant de discrétion. Brusquement, ensemble, face au public, elles levèrent la jambe, et, dans la mousse légère de la gaze on aperçut, en carton-pâte et gigantesque, l'image du dieu auquel s'adressaient les femmes stériles d'Égypte, mais si naturaliste qu'elle eût figuré avec plus de vraisemblance dans une vitrine du musée Dupuytren<sup>xxiii</sup> que sur l'autel du temple d'Osiris.

Ce besoin de charger la nature ou de transposer la vie normale pousse parfois les homosexuels à de singuliers excès parodiques et qui peuvent, dans certains cas, leur devenir néfastes.

En décembre 1900, un grand restaurateur du quartier *Moabit*, à Berlin, voyait arriver chez lui deux messieurs qui lui retenaient ses salons pour une noce qui devait y réunir mariés et invités une semaine plus tard. Deux jours avant la date fixée pour cette fête, des tapissiers, puis des fleuristes, envahissaient l'un des salons qu'ils transformaient en chapelle. Au jour dit, alors que le restaurateur s'apprêtait à recevoir les invités, le commissaire de police du quartier se présenta. Il révéla au patron que la noce en question était celle d'un ancien uhlan<sup>xxiv</sup>, Daniel Lindenberg, et... d'un jeune et riche Américain, M. Adalbert Russel Withney, qui, dans ce singulier ménage, devait tenir le rôle de la femme. Le commissaire désirait qu'on laissât faire.

Les équipages arrivent donc, amenant, avec un faux pasteur, - le Dr Saal, - le fiancé, en grand uniforme de général prussien, la fiancée, Adalbert Russel Withney, en robe de soie blanche, et les couples d'invités. Les femmes y étaient seulement représentées par des hommes vêtus de très élégantes toilettes féminines. La parodie religieuse du mariage n'eut pas lieu, car on passa d'abord dans la salle à manger où était dressée une table de quarante-cinq couverts. La chère était exquise, le champagne coulait à flots, les convives montraient un rare entrain. Après le dîner, bal. Cette partie des réjouissances fut plus troublée que le repas, car la police intervint qui « boucla » tout le monde : marié, mariée, témoins et invités<sup>xxv</sup>.

La fête, si bien commencée, s'achevait moins joyeusement que les représentations des *Herren-Abende* ou que les bals de la *Dresdnerstrasse*. Et il en coûta cher aux homosexuels, cette fois, d'avoir parodié les normaux.

## NOTES

---

<sup>i</sup> Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris (1919-1939)*. Paris : Seuil, 2000, p. 59.

<sup>ii</sup> Voir Buchholz, Kai / Latocha, Rita (dir.). *Die Lebensreform, Entwürfe zur Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*. Darmstadt : Häusser, 2001 ; Osborne, Cornelia. *Frauenkörper – Volkskörper. Geburtenregelung und Bevölkerungspolitik in der Weimarer Republik*. Münster : Westfälisches Dampfboot, 1994, p. 105

<sup>iii</sup> Voir Hirschfeld, Magnus. *Le Troisième sexe. Les homosexuels de Berlin*. Paris : Librairie médicale et scientifique Jules Rousset, 1908, p. 21. Url : <https://editions-ismael.com/wp-content/uploads/2017/10/1908-Dr-Magnus-Hirschfeld-Le-troisie%CC%80me-sexe-Les-homosexuels-de-Berlin.pdf> . Consulté le 10 janvier 2022.

- iv L'écrivain anglo-américain Christopher Isherwood a vécu à Berlin entre 1929 et 1933 et documenté la scène homosexuelle locale. Voir Isherwood, Christopher. *The Berlin Stories*. New York : New Directions, 1945.
- v Les conséquences dramatiques du paragraphe 175 sont représentées dans le film *Différent des autres* (*Anders als die anderen*) datant de 1919, écrit par Richard Oswald et Magnus Hirschfeld. Voir Oswald, Richard. *Anders als die Andern*. Munich : Edition Filmmuseum, 2009.
- vi Hergemöller, Bernd-Urlich, « Von der stummen Stunde bis zum Verschwinden der Homosexualität », in Setz, Wolfram (dir.). *Die Geschichte der Homosexualitäten und schwule Identität an der Jahrtausendwende*. Berlin : Rosa Winkel, 2002, p. 13-41, ici p. 30.
- vii Dose, Ralf. *Magnus Hirschfeld. Deutscher, Jude, Weltbürger*. Leipzig : Hentrich & Hentrich, 2005, p. 98.
- viii Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe, op. cit.*, p. 104.
- ix La société Magnus Hirschfeld (*Magnus-Hirschfeld-Gesellschaft*), fondée en 1982, dans la foulée du mouvement homosexuel des années 1970, a pour but de préserver l'héritage d'Hirschfeld. Voir Magnus-Hirschfeld-Gesellschaft e.V., Forschungsstelle zur Geschichte der Sexualwissenschaft. Url : <https://magnus-hirschfeld.de/> . Consulté le 8 janvier 2022.
- x De Weindel, Henri (dir.). *Histoire des Soviets, exposé chronologique, 1917-1922*. Paris : Jacques Makowsky, 1922.
- xi De Weindel, Henri. *Sarah Bernhardt*. Lieu de publication non identifié, 1898 ; De Weindel, Henri. *François-Joseph intime*. Paris : Felix Juven, 1905.
- xii Sur les manifestations du genre, voir Alix, Florian / Chauvin, Pierre-Marie / Coutolleau, Victor / Sarfati-Lanter, Judith (dir.). *Les manifestations du genre : Stratégies, médiations, mises en question*. Paris : Sorbonne Université Presses (SUP), à paraître, 2022.
- xiii Les auteurs remercient à la page 309 Hirschfeld « de l'aide qu'il a bien voulu [leur] apporter en [leur] adressant tous les ouvrages indispensables à l'établissement d'un livre tel que celui-ci ». Voir Hirschfeld, Magnus. *Berlins drittes Geschlecht*. Berlin, Leipzig : H. Seemann, 1904.
- xiv Asmuss, Burkhard / Scriba, Arnulf, « Kaiserreich. Alltagsleben », *Lebendiges Museum Online, Deutsches Historisches Museum*. Berlin, 2015. Url : <https://www.dhm.de/lemo/kapitel/kaiserreich/alltagsleben.html> . Consulté le 28 janvier 2022.
- xv Il est relaté pour la première fois par Magnus Hirschfeld. Voir Magnus Hirschfeld, *Les homosexuels de Berlin, op. cit.*, p. 44-47.
- xvi De Weindel, Henri / Fischer, F.P., *L'homosexualité en Allemagne. Etude documentaire et anecdotique*. Paris : Librairie Felix Juven, 1908, p. 310.
- xvii Johann Nepomuk Nestroy (1801-1862), acteur et dramaturge viennois, très populaire pour ses pièces parodiques et satiriques.
- xviii Leopold von Meerscheidt-Hüllessem (1849-1900), officier de police judiciaire berlinois, responsable du « département des homosexuels » des années 1880 à 1895. Ce département faisait partie de l'inspection B, également chargée des affaires de chantage. Adversaire farouche des homosexuels, Meerscheidt-Hüllessem devint au fil des années, au contact notamment de Magnus Hirschfeld, un partisan de la dépénalisation de l'homosexualité. Voir Dobler, Jens. *Zwischen Duldungspolitik und Verbrechensbekämpfung. Homosexuellenverfolgung durch die Berliner Polizei von 1848 bis 1933*. Francfort-sur-le-Main : Schriftenreihe der Deutschen Gesellschaft für Polizeigeschichte e.V., 2008, p. 205.
- xix Schwanhilde est le prénom d'une walkyrie, héroïne de la mythologie nordique.
- xx Isadora Duncan (1878-1927), danseuse et chorégraphe américaine qui révolutionna la danse et le rapport au corps. Figure de l'émancipation féminine, elle jouit d'une grande popularité au début du XXe siècle.
- xxi Il s'agit du Dresdner Kasino dans le quartier de Kreuzberg. Voir Cross-dressing Bälle Deutschland. Url : [https://de.wikibrief.org/wiki/Cross\\_dressing\\_ball](https://de.wikibrief.org/wiki/Cross_dressing_ball) . Consulté le 26 janvier 2022.
- xxii *Magda* d'Hermann Sudermann (1893) met en scène une jeune femme qui a fui son village pour échapper à un mariage arrangé, devient une cantatrice célèbre et fait un retour triomphal.
- xxiii Musée d'anatomie pathologique de Paris fondé en 1835.
- xxiv Cavalier lancier servant dans les armées d'Autriche, de Pologne, de Prusse et d'Allemagne.

---

<sup>xxv</sup> Pour plus d'information sur ce mariage, voir Prime-Stevenson, Edward I.. *Du similitudinalisme dans les armées et de la prostitution homosexuelle (militaire et civile) à la Belle époque*, traduit de l'américain, présenté et annoté par Jean-Claude Feray. Paris : Quintes-Feuilles, 2003, p. 127-128 ; Laabs, Klaus (dir.). *Lesben, Schwule, Standesamt: die Debatte um die Homoehelicheit*. Berlin : Christoph Links, 1991, p. 87.